

## Déconstruire les discours de la mondialisation néolibérale : éléments d'analyse réflexive sur une expérience pédagogique\*

*Regards Sociologiques*, n°43-44, 2012, pp.141-152

La politique pour quoi faire ?  
Un livre pour quoi faire ?  
Une œuvre d'art pour quoi faire ?  
Une conversation pour quoi ?  
Une amitié pour quoi ?  
Une éducation pour quoi ?  
  
Une fête pour quoi ?  
Un message pour quoi ?  
Penser pour quoi ?  
S'unir pour quoi ?  
  
Vivre pour quoi ?  
Pour changer l'état d'esprit de  
nos enfants, de nos proches,  
des autres, de nous-mêmes.

(Michel Butel, *L'impossible. L'autre journal*,  
juin 2012)

### contexte et ancrages

#### *conjoncture-s*

« Un cours, ce cours, pour quoi faire ? »

Toute forme d'expérimentation pédagogique trouve sans doute son origine dans une forme d'insatisfaction : on ne bouscule pas ses « routines pédagogiques » sans chercher une transformation positive dans (son rapport à) l'exercice de son métier. Ce fut mon cas. La motivation première à concevoir cette aventure avait directement à voir avec le malaise, partagé par beaucoup, face à la destruction de l'université publique et son adaptation, à marche forcée, à la rationalité néolibérale ; face à un véritable changement de paradigme, amorcé il y a plus de trente ans et dont les effets sont maintenant bien visibles, dans notre

recherche et notre enseignement<sup>1</sup> ; face à toutes « ces attaques de l'éthos de l'enseignant » dont les auteurs de *La Nouvelle École capitaliste* soulignent qu'elles « constituent tout à la fois la cause majeure de démorales des enseignants et la principale raison de la résistance individuelle et collective de leur part »<sup>2</sup>.

S'il faut préciser ce malaise et cette insatisfaction, tenter d'en cerner quelques contours objectifs, il est fait référence ici à l'alternance de colère et d'abattement que nous sommes très nombreux à ressentir face la « néo-libéralisation », effective et plus seulement discursive, des universités, à la « dé-construction » de l'Université (publique)<sup>3</sup> ici, et partout dans le monde. Il s'agit aussi de l'impact, sur chacun et sur nous tous, de l'échec du « mouvement des enseignants-cher-cheurs » de 2009, et au-delà des diverses formes de contestation anti-LMD puis anti-LRU. Nous sommes nombreux

\* Je tiens à remercier les membres du comité de rédaction de la revue *Regards Sociologiques*, et tout particulièrement Simon Borja. Leurs commentaires constructifs et bienveillants, leur soutien patient et efficace ont largement contribué à améliorer la qualité de cette contribution (et du dossier en général). Je reste, bien sûr, seule responsable de la version finale de ce texte et de ses imperfections.

<sup>1</sup> Sur ce sujet, on pourra consulter : Charle Christophe, Soulié Charles, *Les Ravages de la modernisation universitaire en Europe*, Paris, Syllepse, 2007 ; Callinicos Alex, *Universities In a Neoliberal World*, London, Bookmarks Publications, 2006. Ces deux textes ont le mérite de fixer le cadre global, transnational et systémique des attaques contre l'Université. Pour des textes d'analyse plus récents, on peut utilement consulter divers sites ou blogs, comme celui du collectif « Sauvons l'Université » (<http://www.sauvonsluniversite.com/>).

<sup>2</sup> Laval Christian, Vergne Francis, Clément Pierre, Dreux Guy, *La Nouvelle École capitaliste*, Paris, La Découverte, 2011, p.262.

<sup>3</sup> Newfield Christopher, *Unmaking the Public University: The Forty-Year Assault on the Middle-Class*, Harvard University Press, 2008.

à vivre de plus en plus difficilement, dans nos pratiques professionnelles, la contradiction insupportable face à la participation générale maintenant requise pour mettre en actes les mots que nous avons combattus avec tant de force, de clarté et d'inventivité. Chacun trouve sa façon de surmonter le poids quotidien de cette violence, plus seulement symbolique. Parmi les moyens qui m'ont permis de ré-enchanter mon rapport à mon métier d'enseignante à l'Université, de le rendre supportable : la possibilité qui m'a été offerte de concrétiser le besoin que je ressentais d'enseigner autre chose et autrement ; d'inscrire différemment, plus explicitement, l'articulation au politique dans mes cours ; de faire de mon positionnement militant et de mon opposition à la « nouvelle Université » qui se construit, un point de départ de mon enseignement ; de proposer des formes et formats susceptibles de tisser un autre rapport pédagogique. Si le cours ne pouvait, bien sûr, échapper aux représentations antérieures des uns et des autres, au poids de l'intériorisation des hiérarchies et plus généralement des normes, il pouvait au moins tenter de les bousculer.

De toute évidence, l'adaptation fonctionnelle, systémique de l'éducation aux normes économiques et sociales dominantes n'a pas été inventée par les gourous du management ou les « évangélistes du marché ». Il n'en demeure pas moins que nous percevons tous la façon dont enseignement et recherche sont profondément affectés par les « réformes » néolibérales, le tournant utilitariste qu'elles marquent et ses manifestations de plus en plus visibles dans les cursus remodelés. Christian Laval résume cette évolution de manière synthétique : « Lorsque Bourdieu et Passeron écrivent *La Reproduction* au début des années 70, l'école sert bien la reproduction sociale mais son fonctionnement interne n'est pas entièrement et directement soumis à une norme sociale capitaliste. Aujourd'hui, cette norme pénètre jusque dans la classe, dans le geste professionnel et le contenu de l'enseignement »<sup>1</sup>. L'idéologie des « compétences », qui informe discours officiels et documents professionnels, peut de moins en moins être oubliée une fois la porte de la salle de cours ou du bureau fermée. Elle s'actualise, se matérialise maintenant à travers l'imposition de formulaires, grilles et tests normalisés, de plus en plus complexes et

chronophages, et qu'il devient de plus en plus difficile d'ignorer dans sa pratique pédagogique et plus largement professionnelle<sup>2</sup>. Au stade actuel de développement du « capitalisme du désastre »<sup>3</sup>, il devient de plus en plus visible que ce qui est attaqué c'est le cœur même du métier.

Illustration parfaite de ce qu'Éric Hazan propose de nommer « un renversement de la dénégation freudienne » – « prétendre avoir ce qu'on n'a pas, se féliciter le plus pour ce qu'on sait posséder le moins »<sup>4</sup> –, à l'heure où l'on ne jure que par « l'innovation », « la modernisation », le conservatisme pédagogique triomphe. Dans ce contexte, des formes de pédagogie critique, d'expérimentation peuvent permettre de venir bousculer l'imaginaire dominant circulant *sur* et *dans* l'enseignement supérieur et l'éducation en général. La marchandisation du savoir, l'utilitarisme triomphant minent tout projet visant à une quelconque forme d'émancipation. Tout doit être adapté au seul critère économique, et toute autre visée pédagogique qui ne soit pas directement quantifiable est écartée. Défendre l'éducation contre les attaques néolibérales demeure bien sûr indispensable. Mais cela ne doit pas nous empêcher de penser une autre façon de « faire l'école », de nous poser, en tant que praticien, la question formulée par Samuel Joshua : « Comment faire d'une école de classe un terrain pour la lutte des classes ? »<sup>5</sup>. Si des formes de pédagogie critique se voient réhabilitées dans certains textes récents sur l'école, ce n'est pas seulement pour envisager le programme d'une école post-capitaliste idéale, mais bien comme moyen légitime de résistance contre le

<sup>2</sup> Sur ce point, on lira la tribune de Catherine Liu, professeur à l'Université de Californie (Irvine) qui fournit un exemple saisissant de la logique évaluative quand elle menée à son terme : <http://utotherescue.blogspot.fr/2011/09/epic-fail-why-meritocracy-is-not-good.html>.

Pour avoir une idée du stade de « formulairisation » de la pensée auxquelles les universités françaises sont parvenues, on pourra consulter un exemple de formulaire à rendre au Ministère pour participer à la course aux *Idéfi* (« Initiative d'Excellence en Formation Innovante ») : [http://cache.media.enseignementsuprecherche.gouv.fr/file/IDEFI\\_2/197/TalentCampus\\_210197.pdf](http://cache.media.enseignementsuprecherche.gouv.fr/file/IDEFI_2/197/TalentCampus_210197.pdf). Le projet fait partie des lauréats.

<sup>3</sup> On fait référence ici au titre du livre de Naomi Klein, *The Shock Doctrine. The Rise of Disaster Capitalism (La Stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre)*, London, Penguin, 2007. La formule a connu depuis un certain succès dans les sciences sociales comme dans des écrits militants.

<sup>4</sup> Hazan Éric, *LQR. La Propagande du quotidien*, Paris, Raisons d'agir, 2006, p.44.

<sup>5</sup> Joshua Samuel, *Une Autre École est possible ! Manifeste pour une éducation émancipatrice*, Paris, Textuel, 2003, p.18.

<sup>1</sup> Laval Christian, « L'école est au centre des nouvelles luttes des classes », <http://www.humanite.fr/societe/christian-laval-pecole-est-au-centre-des-nouvelles-luttes-des-classes-480445>.

néolibéralisme, ici et maintenant. Sans sur-estimer ce qui peut être accompli, « s'opposer à l'économie de la connaissance » peut dès lors être envisagé comme : « développer des pratiques qui ouvrent de nouveaux horizons »<sup>1</sup>.

Ce questionnement de ma propre pratique pédagogique est fermement ancré dans cette conviction : « La résistance doit aussi partir de nos pratiques, c'est-à-dire au niveau même où les formes de gouvernementalité néolibérale produisent leurs effets »<sup>2</sup>. Bien sûr, toute forme de résistance doit être envisagée tant pour son potentiel disruptif que continuatif, pour sa capacité tant et *dans le même temps* à perturber la circulation des discours dominants qu'à fournir le terreau de leur régénération. Mais prendre en compte leur possible récupération n'interdit pas de penser la façon dont des formes de contre-conduites peuvent venir chahuter les schèmes dominants.

---

*rencontres*

---

Toute expérience est aussi le produit de rencontres. Avec le festival Raisons d'agir, tout d'abord, qui nous fournissait un espace où mettre à l'épreuve de la pratique les appels de Bourdieu, Derrida, Foucault ou d'autres à une ouverture du « monde universitaire », à un dialogue avec le mouvement social, à des alliances, des « branchements » hors les murs et les protocoles de l'académie. Une ouverture vers l'extérieur dont les universitaires ont pu renouveler l'expérience à l'occasion du mouvement de contestation de 2009. Dans des formes différentes de ce qui avait pu se passer en 1995 (et qui a été à l'origine de la création du collectif Raisons d'agir), les mois de grève et d'occupation ont été marqués par des initiatives diverses visant à déplacer le savoir universitaire, à le transporter « hors les murs » mais aussi à le questionner « dans les murs ». De la « Ronde des obstinés » aux programmes de « l'université active », proposant des conférences ouvertes à l'intérieur comme en dehors de l'Université, ces différentes initiatives ont contribué à forger, pour qui le recherchait, des liens différents au sein de la « communauté universitaire ». Autant de rencontres avec des collègues, enseignants ou non, d'université

ou simplement de disciplines différentes, mais aussi avec les étudiants qui ont permis de re-penser et revivre la politique à l'université. Autant d'événements qui m'ont conduit, une fois le mouvement de contestation défait, à chercher à retrouver ces liens, ces écarts, dans le cadre de mon enseignement.

Rencontre avec un directeur de département ensuite, engagé, lui aussi, dans ses propres recherches et son enseignement dans un questionnement des discours dominants et assumant, dans les limites du possible, un écart par rapport à la nouvelle donne institutionnelle, qu'il s'agisse de délimitation des frontières disciplinaires et des cadres pédagogiques, ou, précisément, de l'ouverture des cursus au « monde extérieur ». Avec un groupe d'étudiants, enfin, qui a suivi avec enthousiasme et/ou curiosité, parfois perplexes mais jamais hostiles, mes envies d'aller voir ailleurs comment on pouvait enseigner le discours néolibéral. Sans prétendre fournir un profil sociologique rigoureux (qui aurait nécessité une objectivation en amont), il me semble utile, pour ce qui est esquissé ici, d'avoir une image, même floue, du groupe d'étudiants concernés.

---

*acteurs*

---

Il convient en premier lieu de souligner que le cours est intégré à un parcours, « Littérature et Culture Contemporaines », qui confronte les étudiants, dès la première année, à l'analyse critique et à des formes de pédagogie alternative, et associe enseignement traditionnel d'un cursus de Lettres et interventions ponctuelles ou plus régulières d'acteurs extérieurs à l'université proposant des contenus pensés en lien avec les enseignements dispensés mais dans des formats différents : conférences, ateliers d'écriture, de lecture, rencontres avec des auteurs contemporains, travail avec le théâtre de Poitiers, avec des professionnels du livre, etc. L'incursion dans des thématiques et des auteurs extérieurs au canon universitaire, la diversité des protocoles pédagogiques, auxquels il faut ajouter une association culturelle dynamique, regroupant enseignants et étudiants, et des interactions étudiants-enseignants dans les Assemblées générales ou les manifestations de divers mouvements sociaux (CPE, LRU, retraites), tout ceci constitue, évidemment, un terrain favorable à une autre façon d'expérimenter et d'articuler le lien entre politique et pédagogie.

---

<sup>1</sup> Laval Christian, Vergne Francis, Clément Pierre, Dreux Guy, *op. cit.*, p. 18.

<sup>2</sup> Laval Christian, <http://www.materialifoucaultiani.org/fr/materiali/forum-e-interviste/54-intervista-laval/86intervista-laval-1.html>

Le groupe était composé d'une petite vingtaine d'étudiants de L2. Par rapport aux observations faites ici une typologie du groupe a été retenue. Les choses sont bien sûr, ici comme pour d'autres questions abordées dans ce texte, beaucoup plus complexes. Mais les variables autour desquelles cette typologie s'organise semblent pertinentes pour une tentative d'objectivation partielle et *a posteriori* de l'élaboration de leur intervention. On peut ainsi diviser le groupe en trois sous-groupes, non pas en fonction de l'âge, du genre ou du statut social mais en fonction de la réponse qu'ils ont apportée à la question figurant sur le bref questionnaire distribué en début de semestre : « Souhaitez-vous intervenir lors de la présentation ? ». Leurs réponses à cette question avaient indéniablement à voir avec leur degré préalable de « militance », leur implication dans le mouvement social et/ou culturel, dans et hors l'université ; avec leur degré de politisation, de conscientisation antérieure, leur intégration dans un collectif, politique, syndical et/ou culturel. C'est en tout cas l'image générale que j'ai eue du groupe tout au long du premier semestre.

Une petite moitié du groupe (8 étudiants sur 18) a répondu « oui ». Fortement politisés, tous avaient pris part aux récents mouvements de contestation sur les campus, même si de façons différentes et avec des degrés d'implication variables. Ces étudiants ont tout de suite manifesté un intérêt pour le cours et la participation au festival qui ne s'est jamais démenti. Tout au long du semestre, le groupe a pu bénéficier de leur « capital militant » et de l'autonomie réelle dont ils faisaient preuve. Ils ont ainsi mis au service de notre projet non seulement leur enthousiasme critique mais aussi toute de multiples micro-savoirs acquis dans des pratiques militantes (rédaction temporairement dégagee des exigences universitaires, organisation et animation de manifestations et de réunions, politiques et/ou culturelles, etc.).

Quatre étudiantes ont répondu « non ». Manifestant peu de conscience politique préalable et visiblement en attente d'un enseignement plus traditionnel, elles se sont très vite posées dans une posture extérieure, prenant très peu la parole, même lorsque directement sollicitées, par moi, mais aussi par les autres étudiants. Indiquant dès le début du semestre qu'elles ne souhaitaient pas participer au festival, il n'a pas été possible de les faire changer d'avis malgré les efforts faits par les autres étudiants pour les intégrer en cours de préparation. Elles ont néanmoins participé à l'élaboration et

assisté à la présentation. Peut-être auraient-elles pu s'investir dans l'élaboration de supports visuels que nous avons évoquée en début de semestre. Sans doute aussi le thème du festival était-il un frein à leur implication. Plus accessible, le thème du festival 2012 consacré à la démocratie leur a permis de participer activement à la préparation de cette deuxième intervention.

La réponse « je ne sais pas encore » a, quant à elle, recueilli les suffrages de 6 étudiants qui, stimulés par le parcours et la dynamique du groupe, témoignaient une véritable envie d'acquérir une certaine autonomie dans leur propre éducation mais manquaient visiblement de confiance (pour des raisons multiples que je n'explorerai pas ici). Leur réponse au questionnaire manifestait cette ambivalence : pas d'adhésion immédiate mais pas de porte fermée non plus, acceptant sans réticence de participer activement à la préparation, tout en réservant leur décision d'intervenir ou pas lors de la présentation. Chacun à son rythme, chacun à sa façon, tous se sont retrouvés « sur scène » avec enthousiasme.

Les catégories dégagées ici sont pertinentes en ce qu'elles m'ont semblé recouvrir trois types de représentation préalable des discours de la mondialisation néolibérale.

Le premier groupe était immédiatement capable de saisir ce à quoi le terme « néolibéral » faisait référence, même si leurs explicitations étaient fragmentaires et parfois chaotiques. Leur expérience politique antérieure leur permettait non seulement de concevoir l'existence d'une « novlangue néolibérale » mais aussi de la concevoir comme discours dominant, violence symbolique et énonciation performative. Capables, par exemple, d'expliquer de manière convaincante le renversement sémantique à l'œuvre dans l'utilisation actuelle du mot « réforme » et l'intention signalée par l'utilisation alternative du dérivé « contre-réformes ».

Les deux autres groupes partageaient au début du premier semestre une certaine distance par rapport à l'objet du cours. Si ces étudiants avaient bien certaines représentations de la variété de langue analysée, celle-ci était encore largement construite comme quelque chose d'extérieur à eux et par rapport à laquelle ils pouvaient se positionner dans une posture d'immunité quasi-absolue. S'ils pouvaient concevoir de l'analyser comme une « langue de bois » de politiciens, de journalistes et d'experts, ils avaient plus de mal à considérer ses

effets, sa matérialisation dans nos imaginaires et dans nos vies.

Les étudiantes du deuxième groupe ont maintenu, tout au long du semestre, cette posture (brossée ici de manière évidemment trop rapide). Alors que ceux du troisième groupe ont, à travers leur implication dans le projet, sensiblement modifié leurs représentations. Je n'ai pas mené d'enquête statistique objectivante mais je peux me baser sur des conversations avec ou entre les étudiants, dans et hors ma présence, mais aussi sur les analyses qu'ils se sont révélés capables de produire dans le devoir sur table organisé en fin de semestre, après leur intervention au festival. Afin de limiter les biais, difficilement évitables, pouvant découler de la proximité et de la complicité nouée au fil du semestre, mais aussi les effets de simple restitution d'analyses entendues *ad nauseam* au cours des répétitions, j'avais choisi de leur proposer un texte n'ayant rien à voir avec la mondialisation néolibérale (il s'agissait du discours dit « du bon choix », de Valéry Giscard d'Estaing). Le type d'analyses qu'ils y ont développées témoignait clairement de ce qu'ils avaient pu acquérir en distance critique par rapport à un texte politique ; la possibilité, en particulier, de débusquer les effets de naturalisation et d'explicitier les mécanismes linguistiques qui leur donnent corps.

## enseigner le discours néolibéral

### *cadre général*

Si la posture critique adoptée dans ce cours était déjà repérable dans son objet et dans l'appareil théorique mobilisé pour tenter de le déconstruire, elle a pris une dimension particulière au cours du second semestre, consacré entièrement à l'élaboration de la présentation au festival. Au premier semestre, en effet, le cours, intitulé « La langue des "réformes" néolibérales dans l'enseignement supérieur », s'est déroulé selon un protocole pédagogique relativement traditionnel, alternant passages de cours magistral en analyse critique du discours et exposés par les étudiants sur des textes théoriques. Toutefois, on peut raisonnablement s'attendre à ce que ces méthodes trouvent leurs limites. En effet, si l'on envisage le néolibéralisme comme un « imaginaire », comme « un ordre du discours, au sens de Michel Foucault : une manière de hiérarchiser, de découper le réel en catégories "objectives", de

délimiter l'horizon des possibles et des priorités, une manière de s'entendre et de se comprendre, de penser et de représenter. [...] Tout un cadre, et un mode, de subjectivation, toute une façon de devenir soi »<sup>1</sup>, si l'on conçoit que ce que l'on tente de saisir est à chercher, aussi, ailleurs que dans les mots, en nous, dans la façon dont des « dispositifs de contrôle » orientent, ordonnent, déontiquement et spatialement, la construction des mondes possibles, on comprendra les ressorts psychologiques et culturels de toute entreprise qui vise à une prise de conscience, une prise sur les consciences.

Les discussions menées en cours sur la novlangue néolibérale nous ont effectivement rapidement confrontés aux effets de son intériorisation, provoquant des blocages, parfois verbalisés, à sa possible déconstruction en contexte pédagogique, retardant l'appropriation des analyses critiques. Le deuxième semestre et la préparation de l'intervention au festival nous ont permis d'explorer des pratiques pédagogiques alternatives dans une tentative de contester, en classe, l'imaginaire dominant ; pas seulement l'analyser mais tenter d'en altérer, même temporairement, la circulation. Rompre le charme.

Bien que s'éloignant peu de la pédagogie universitaire traditionnelle au premier semestre, le sujet même du cours et le cadre théorique critique adopté ne pouvaient pas avoir un impact sur l'enseignement : il n'est pas possible d'amener explicitement la politique dans la salle de cours, d'y dénoncer le mythe de la neutralité politique, en général et dans la sphère éducative en particulier, de s'y atteler à expliciter la dimension politique du projet néolibéral sans que cela affecte les relations au sein du groupe. La distribution de la parole, par exemple, a été clairement altérée et mon autorité jouée de manière différente ; de même qu'a pu être remise en cause une vision traditionnelle de l'enseignement comme transmission d'un savoir déjà élaboré et réception linéaire et très largement passive.

Pourtant, une conviction se cristallisa graduellement au sein du groupe : il existe une certaine contradiction à enseigner le discours néolibéral. Aussi légitime et efficace que soit sa dénonciation, celle-ci, intégrée dans le cursus des étudiants, se voit prise dans le système dénoncé et contribue, même indirectement, à le reproduire : le discours néolibéral demeure un sujet de cours et son étude un exercice académique à maîtriser pour pouvoir

<sup>1</sup> Cusset François, Labica Thierry, Rauline Véronique, « Le néolibéralisme dans les têtes », *Médiapart*, juin 2011.

remplir son caddie à EC (« enseignement capitalisable »). Si le cours pouvait contribuer à aiguïser la conscience des étudiants sur la dimension discursive du programme néolibéral et leur fournir des outils afin de gagner une certaine autonomie vis-à-vis des textes politiques contemporains, il ne semblait pas modifier de manière significative leurs représentations linguistiques : savoir identifier l'euphémisation généralisée de la violence des dominants, l'occultation systématique des causes des processus économiques ; apprendre à repérer les occurrences de naturalisation du social, la mathématisation des énoncés et pseudo-analyses : tout cela a sans aucun doute développé leur potentiel critique vis-à-vis des discours dominants. Mais cela ne semblait pas transformer de manière significative l'horizon de leur imaginaire linguistique. Les étudiants les plus politisés se trouvaient confortés dans leur position critique et radicale mais se sentaient tout autant désarmés lorsqu'il s'agissait de transposer ce savoir dans leurs pratiques sociales et militantes ; tandis que les étudiants les moins politisés continuaient, dans l'ensemble, à percevoir le discours néolibéral comme une illustration, une de plus, de la « langue de bois politico-médiatique », dont ils pouvaient s'extraire, qu'ils pouvaient choisir d'ignorer. Les deux attitudes et, bien sûr, toutes les postures intermédiaires furent interrogées par la préparation et la représentation de leur intervention au festival.

Le cadre institutionnel général a été maintenu au second semestre (il s'agissait d'un EC obligatoire donnant lieu à évaluation). Mais il a été investi de manière bien différente. Ainsi, par exemple, l'organisation spatio-temporelle du cours a très vite été modifiée : les horaires souvent rallongés mais assouplis, adaptés aux contraintes de chacun (en particulier des étudiants salariés) ; nos rencontres délocalisées « en ville », dans (et devant) le centre culturel où devait avoir lieu la performance. Si l'on accorde un quelconque crédit à l'appel à créer du commun pour résister à la machine à individualiser, à « défendre les aspects collectifs et coopératifs de l'étude scolaire »<sup>1</sup>, on comprendra que cette simple reconfiguration a permis l'émergence graduelle et, bien sûr, partiellement illusoire d'une élaboration véritablement commune, qui ne gomme pas, ne neutralise pas les hiérarchies et les relations de pouvoir (la prof reste la prof) mais les joue, les habite autrement ; « non pas une éducation éga-

litaire mais une éducation qui pose les bases de relations égalitaires »<sup>2</sup>.

Avec le recul, je peux concevoir comment d'autres éléments ont pu favoriser, au sein du groupe, l'émergence de nouvelles formes de gouvernementalité et modifier de manière plus significative les perceptions de « l'ordre du discours » étudié, celles des étudiants, mais aussi les miennes.

---

#### *protocole d'improvisation*

---

Tout d'abord le fait que ce second semestre se soit déroulé dans une sorte d'imprévisibilité constitutive : l'expérience pédagogique n'était basée sur aucun modèle préconçu et ne s'accompagnait pas d'un protocole systématisé en amont. Cela ne signifie pas, bien sûr, que je n'ai pas eu, au cours du semestre, de posture réflexive, ni que mes représentations et attendus inconscients n'ont pas orienté le cours de la préparation. Mais l'objectivation a été volontairement limitée et le parti pris de se laisser porter par l'inattendu. *A posteriori*, il me semble que le succès de l'expérience a très largement reposé sur le fait que personne, y compris moi, ne maîtrisait complètement la situation pédagogique.

Au début du semestre, les étudiants ont insisté sur un point : la présentation ne prendrait pas la forme d'un exposé académique, d'une conférence ou d'une quelconque forme de démonstration ; il ne s'agirait pas « d'expliquer des choses » mais de montrer, de dire, d'incarner les discours dominants et leur circulation. Deux formes ont alors été retenues : un vidéo-trottoir (que les étudiants ont organisé et conduit seuls ; je n'en parlerai pas ici) et une lecture mise en espace d'extraits de textes puisant à des sources variées : énoncés officiels et/ou médiatiques, textes académiques, provenant de plusieurs champs disciplinaires (analyse de discours, sociologie, philosophie, sciences politiques) mais aussi écrits militants et textes littéraires. La préparation consisterait donc à sélectionner et organiser les extraits et à mettre la présentation en espace et en voix<sup>3</sup>. Le semestre s'organisa autour de ce mince fil conducteur, ce qui laissa une part importante à

---

<sup>2</sup> Joshua Samuel, *op. cit.*, p.87.

<sup>3</sup> Je tiens à remercier ici mon « camarade beau-père », cofondateur, il y a 50 ans, et metteur en scène, depuis, d'une troupe de théâtre amateur (l'Atelier Théâtral Riomois). Acceptant d'accompagner l'aventure, il nous a fourni des références, prodigué des conseils et transmis sa passion à l'occasion de deux journées énergiques.

---

<sup>1</sup> Laval Christian, Vergne Francis, Clément Pierre, Dreux Guy, *op. cit.*, p.21.

l'invention, à l'improvisation et à l'élaboration collective. La créativité requise s'est vite révélée un moyen efficace pour se débarrasser, dans le processus d'apprentissage, des nouveaux fétiches de la normalisation utilitariste, de l'obsession néolibérale pour les « compétences transférables » qui ne voit de but au transfert que l'« employabilité ». Pour laisser s'installer une autre façon d'apprendre qui repose sur les passions, les idéaux, les affects.

---

*représenter le discours néolibéral*

---

« Les propriétés des textes dans lesquelles la fraction dominante de la classe dominante livre sa philosophie sociale ont dicté la forme adoptée ici pour les présenter ». On aura reconnu les premières lignes de l'introduction de *La Production de l'idéologie dominante*. Il ne s'agit pas ici de prétendre à une quelconque filiation théorique ; juste de souligner que le renouveau de la forme n'est pas pure fantaisie mais a partie liée avec l'objet étudié. Bourdieu et Boltanski poursuivent : « On ne pouvait en tout cas songer à proposer un exposé systématique de la vision du monde social qui se dégage de ces propos, sans s'exposer à leur faire subir un véritable changement de nature, propre à les dénaturer ou à les sublimer, selon l'intention, convaincue ou ironique, de cette *mise en forme*. Le seul fait de substituer une chaîne d'arguments hiérarchisés et organisés selon un ordre d'allure déductive à la succession souvent anarchique des thèmes et des variations ferait disparaître ce qui caractérise en propre ces produits pratiquement systématiques de l'application continue d'un petit nombre de schèmes générateurs »<sup>1</sup>.

L'ensemble du cours était placé dans le cadre de l'analyse critique de discours. Hétérogène par principe, tant du point de vue théorique que méthodologique, ce courant regroupe des chercheurs qui se retrouvent sur deux points : une « conception du langage comme phénomène social et lieu de lutte de pouvoir » mais aussi « la mise en œuvre d'un postulat critique » qui les conduit à envisager l'analyse de discours comme « un outil d'émancipation de l'idéologie dominante des groupes sociaux »<sup>2</sup>. La finalité n'est donc pas

seulement de déconstruire académiquement l'ordre discursif dominant – même si, bien sûr, cela y contribue –, mais bien d'investir le terrain de la lutte des langues avec la volonté si ce n'est de le défaire tout au moins de l'abîmer. On comprend dès lors que l'analyse critique et la pratique académique puissent bénéficier de l'exploration d'autres espaces.

Ce type d'échappée ne constitue pas seulement une nécessité sanitaire afin d'éviter la neurasthénie qui guette le scrutateur des régimes discursifs dominants. Elle se fonde aussi sur un postulat méthodologique, formulé de manière limpide par Frédéric Lordon dans la postface qui conclut sa pièce de théâtre en alexandrins sur la crise financière. A partir de Spinoza et transitant par Bourdieu, il pose qu'il n'existe pas de conversions « *purement* intellectuelles » ; quelle que soit la qualité de l'analyse critique, il convient « d'en réviser à la baisse les expectations politiques et pratiques ». Dès lors, explique-t-il, « il ne faut pas seulement dire la crise capitaliste, il faut la montrer, ou bien la faire entendre ». Et pour cela, ajoute-t-il, tous les moyens, tous les formats sont bons, pourvu qu'ils soient conçus non seulement comme des dispositifs critiques mais aussi comme des « machines affectantes » capables de « sur-réaliser la crise » et « de capturer différemment les choses en attente d'être dites »<sup>3</sup>.

Pas de cours donc, ce second semestre, proprement dit. Ce qui ne veut pas dire pas d'analyse ou de méta-discours, mais un contexte qui leur assigne une autre place. Une place de support, d'outil, un outil parmi d'autres, à notre disposition dans une boîte au contenu hétérogène. Un outil dont on se saisit lorsque l'on sent que c'est pertinent, rarement pour dépasser un blocage, le plus souvent pour accompagner, éclairer une proposition des mots pour la dire. Au fil des séances, un « texte » a pris forme. Si la plupart des extraits qui le composent ont été sélectionnés dans la brochure que j'avais compilée en début de semestre, certains ont été fournis par les étudiants eux-mêmes, principalement des écrits militants. Ils ont ensuite été choisis et organisés collectivement. Les discussions ont bien sûr permis de reprendre ce qui avait été vu au premier semestre : les caractéristiques formelles, idéologiques et linguistiques, des discours dominants contemporains et

---

<sup>1</sup> Bourdieu Pierre, Boltanski Luc, *La Production de l'idéologie dominante*, Paris, Demopolis, 2008 [1976], pp.9-10.

<sup>2</sup> Petitclerc Adèle, « Introduction aux notions de *contexte* et *d'acteurs sociaux* en *Critical Discourse Analysis* », *Semen*, n°27, avril 2009, pp.17-31.

---

<sup>3</sup> Lordon Frédéric, « Sur-réaliser la crise », *D'un Retour à l'autre. Comédie sérieuse sur la crise financière. En quatre actes et en alexandrins*, Paris, Seuil, 2011, pp.129-135.

les formes de leur circulation (le rôle des médias, le caractère propagandiste, l'intériorisation contrainte, *etc.*). Mais nos discussions n'avaient pas pour finalité de produire une démonstration, de figer ce qui s'y exprimait dans un raisonnement et des illustrations restitués sous formes de notes à apprendre. Elles visaient à concevoir ce que l'on voulait en dire et comment on voulait le dire.

## dispositifs

Au fil de nos rencontres, trois « méthodes », trois « techniques » ont été explorées et alternent dans le texte final de la présentation : dire, jouer, la langue néolibérale ; traduire les énoncés contemporains à partir d'une autre lunette idéologique ; faire des lectures performées d'extraits de textes littéraires mais aussi d'articles de recherche. Le travail d'écriture de cette contribution m'a permis d'associer à mes impressions le regard porté par les sciences sociales (qu'il s'agisse de la sociologie ou de la pédagogie critiques) sur certaines questions que la mise en œuvre de ces dispositifs soulève.

### *ventriloques*

Une des premières propositions de mise en forme faites par les étudiants a été qu'ils se présentent dans la variété de langue qui faisait l'objet de leur intervention :

[KEVIN et CHARLOTTE : tonalité « Barbie et Ken reporters »]

Bonsoir / Bonsoir

[KEVIN]

Dans le cadre d'un partenariat *win-win* avec « Raisons d'Agir », nous avons mobilisé toutes nos énergies pour concevoir un projet innovant pour l'ouverture de cet événementiel.

[CHARLOTTE]

Acteurs de la communauté universitaire du futur PUP de Poitiers, nous avons bénéficié d'un *coaching* pédagogique dynamique et éthique qui nous a permis de clarifier nos savoirs-faire acquis, de développer nos compétences transversales et d'augmenter notre performance globale au sein de l'espace mondialisé de l'enseignement supérieur.

[KEVIN]

Cette intervention constitue pour nous une fenêtre d'opportunité pour optimiser notre *process* de cursus, accroître notre visibilité et valoriser nos

facteurs d'employabilité au sein du village global. Elle s'intègre à notre PPE et vise à stimuler notre compétitivité via une modularisation de notre capital pédagogique et scientifique.

[*les autres commencent à montrer leur impatience, leur incompréhension*]

(Cf. « La langue de la mondialisation », *supra*)

Pour écrire cette présentation, je leur ai fourni deux documents : un générateur de discours managérial (qui permet de construire des phrases en choisissant n'importe lequel des mots de chaque colonne) et un glossaire de mots et d'expressions utilisés pour faire référence aux étudiants dans la prose néolibérale, glossaire que j'avais compilé à partir de textes authentiques. A l'aide de ces deux documents, il leur a été demandé de produire chacun une phrase qui puisse faire partie de leur présentation. Les phrases proposées ont ensuite été soumises à la discussion, modifiées, améliorées et enchaînées entre elles.

L'incongruité et l'efficace de leur présentation ne résident pas dans le type ni la quantité de novlangue utilisé : nous sommes tous capables de sentir en quoi, dans ce domaine, la caricature peine de nos jours à dépasser la réalité. Ainsi, on peut très bien imaginer des contextes où ce type de présentation ne relèverait pas du tout du pastiche mais plutôt de la norme à atteindre. Le texte produit n'est pas seulement plausible, il est constitué de bouts (mots, expressions, phrases) empruntés à des textes authentiques, ce qu'il a d'ailleurs fallu justifier en classe tant les étudiants avaient du mal à croire que les exemples de mon glossaire provenaient bien de textes authentiques.

Concevoir mais surtout dire cette présentation a naturellement placé les étudiants dans une posture particulière. Ils ne commentaient plus, à distance, la situation des Océaniens dans 1984, l'élimination graduelle et systématisée de ce qu'Orwell nomme « l'ancilangue » et l'imposition systématique et non moins systématisée de la novlangue ; ils n'analysaient plus les mécanismes de la propagande ordinaire ; ils les mettaient en voix, ils leur prêtaient leur voix. Ils n'expliquaient pas les discours dominants ; ils les incarnaient, les donnaient à entendre, tant comme discours sans sujet, volatiles, sans ancrage subjectif véritable, que comme représentation générique, générationnelle. Ils ne commentaient plus l'extrême dissémination et l'incroyable adaptabilité mais se glissaient volontairement dans les « habits neufs de la politique mondiale » pour en « ventriloquer » ses mots.



A travers cette présentation, la « langue de la mondialisation » apparaît pour ce qu'elle est : une succession de formules creuses et alambiquées, qui passent sur toutes les lèvres sans exiger une quelconque prise en charge énonciative, mais en laissant, en revanche, une empreinte profonde, arme redoutable à délimiter notre horizon de pensée. Ce qui s'exprime là dans un format condensé, saturé, ce sont les contours de l'imaginaire construit pour eux par la transformation néolibérale des universités. Non les mots ordinaires qu'ils utilisent pour parler d'eux-mêmes mais les mots qu'on utilise pour parler d'eux ; les mots avec lesquels documents officiels, brochures et formulaires font référence à eux, pas ceux qu'ils utilisent pour se dire. La performance de cette présentation, qui les transformait temporairement en locuteurs néo-libéraux convaincus maîtrisant parfaitement la langue du nouveau capitalisme, n'a pas été seulement amusante. Elle a aussi été dérangeante, pour eux et pour le public. Et, comme j'ai pu le vérifier plus tard au cours de conversations informelles, elle s'est révélée une aide précieuse pour saisir autrement la dialectique des discours que nous avions étudiée en cours : la tension permanente qui se joue entre prescription et intériorisation, la capacité qu'ont ces discours à nous traverser, de manière à la fois continue et discontinue, à s'actualiser dans nos routines langagières, à s'inscrire dans notre répertoire quotidien quels que soient les efforts déployés pour s'en protéger. Le micro-décalage qui s'instaure alors est de l'ordre de la distanciation : la condensation et la construction interdit une quelconque identification et produit un effet d'étrangeté qui vient perturber efficacement les perceptions, les nôtres et celles du public auquel nous nous adressions.

---

*« appeler un chat, un chat »*

---

Dans ce domaine, nous avons un prédécesseur illustre, Brecht, et des contemporains efficaces.

En 1938, Brecht publie un texte intitulé « Le rétablissement de la vérité » dans lequel il explicite son entreprise systématique de traduction des discours nazis : « Dans les époques exigeant la tromperie et favorisant l'erreur, le penseur s'efforce de rectifier ce qu'il lit et qu'il entend. Il répète doucement ce qu'il entend et ce qu'il lit, pour rectifier au fur et à mesure. Phrase après phrase, il substitue la vérité à la contre-vérité. Et il poursuit l'exercice jusqu'à ce qu'il ne puisse plus lire ni

entendre autrement. Le penseur ne procède pas seulement ainsi pour prendre acte des tromperies et des erreurs. Il souhaite également mettre en évidence la façon dont les unes et les autres sont commises. Lorsqu'il lit : "Un peuple fort est moins facilement attaqué qu'un peuple faible", il n'a pas besoin de corriger, une adjonction suffit : "mais il attaque plus facilement". Lorsqu'il entend dire que les guerres sont nécessaires, il ajoutera, de nouveau, dans quelles circonstances elles le sont, et pour qui »<sup>1</sup>.

Plus près de nous, les intervenants de la Scop « Le Pavé » sillonnent la France pour y animer des « Ateliers de désintoxication de la langue de bois ». Il s'agit, expliquent-ils, de « vérifier collectivement que nous ne sommes pas dupes individuellement ». Comme en témoignent les vidéos sur leur site : « Il en ressort une jubilation et un effet de libération. Nous ne sommes pas dingues quand nous trouvons que de monter des "projets" du matin au soir n'est pas la définition du bonheur. Encore faut-il se le dire ensemble »<sup>2</sup>.

Leurs ateliers suivent une progression similaire à celle qui a été la nôtre. Tout d'abord, un temps est consacré à dévoiler, répertorier les « principes actifs » (ou « psycho-virus ») de la « langue de bois », et à réfléchir à « la façon dont ils modifient notre perception de la réalité, et notre façon d'agir ». Les animateurs proposent alors, dans un deuxième temps, différents exercices de traduction, reformulation, détournement (« appeler un chat un chat », « on ne dit plus..., on dit... », traduction d'un article de journal, rédaction d'une lettre de non-motivation, d'une non-demande de subvention, *etc.*). Dans tous les cas, le travail sur la langue permet de remettre dans le monde une construction spécifique de la réalité, de la révéler comme telle : UNE construction SPÉCIFIQUE de la réalité, et de la confronter à un autre dit, un autre camp sémantique. L'exercice a indéniablement des vertus thérapeutiques : pour les intervenants du Pavé, il s'agit de « libérer collectivement la parole en favorisant la reconstruction collective d'une tromperie ». Il a aussi des avantages pédagogiques.

Outre sa dimension ludique, l'exercice est d'abord foncièrement et naturellement collectif : comme dans tout cours de traduction, une proposition est soumise à la réflexion du groupe qui cherche alors à l'améliorer ; comme dans tout

---

<sup>1</sup> Brecht Bertolt, « Le rétablissement de la vérité » (1938), *Écrits sur la politique et la société*, Paris, L'Arche, 1971.

<sup>2</sup> <http://www.scoplepave.org/desintoxication-du-langage>.

cours de traduction, la discussion ainsi menée permet de faire l'expérience concrète du caractère non-univoque du sens. Cette pluralité de l'assignation du sens est aussi éprouvée à travers le travail mené sur les dictionnaires, classiques et critiques, que l'exercice nécessite. Mais la posture traductrice permet, peut-être surtout, de mettre à distance l'outillage grammatical et l'appareillage théorique qui constituent pour la plupart des étudiants un obstacle majeur : on peut fort bien ressentir très précisément la supercherie linguistique et ne pas être armé, équipé pour la dire ; et même lorsque la méthodologie du commentaire est maîtrisée, l'analyse se révèle parfois un écran, un filtre, susceptible de différer voire de rendre impossible une compréhension complète du sens caché.

Là où le travail académique se heurte à des systèmes de croyance profondément ancrés, à un substrat idéologique fossilisé, à des métaphores et des jugements de valeur éculés, la pratique de la traduction, de la ré-écriture est susceptible d'atteindre autrement le cœur des représentations, de faire vaciller la perception de la naturalité de ce qui s'énonce et d'en révéler le caractère normatif et prescriptif. Dire, expliquer, démontrer que l'énoncé : « la mondialisation n'est pas un choix mais une donnée » peut être considéré comme manipulateur est une chose. Être entendu, compris, au-delà de la logique de restitution qui permettra aux plus dotés culturellement et institutionnellement de produire ce qui est attendu, en est une autre.

[4 groupes de deux, dos à dos : celui/celle face au public cite puis il/elle se retourne pour « rétablir la vérité »]

1.

[PAULINE]

La mondialisation n'est pas un choix mais une donnée.

[KEVIN]

La mondialisation n'est pas un phénomène qui échappe à l'humain mais un projet conscient de recomposition du monde après la chute de l'Union Soviétique. Les porteurs de ce projet ont été des hommes et des femmes : Ronald Reagan, Margaret Thatcher, Mikhaïl Gorbatchev ou encore Bill Clinton.

[PAULINE]

La mondialisation est irréversible.

[KEVIN]

La mondialisation est une construction historique, donc partiellement contingente et réversible.

(Cf. « La langue de la mondialisation », *supra*)

L'exercice de traduction permet d'accéder au sens caché de manière plus frontale, plus brutale. Il s'expérimente comme une de ces micro-pratiques subversives qui supposent une gymnastique intellectuelle à fort potentiel émancipateur. Il ne s'agit plus seulement, ou d'abord, d'analyser de l'extérieur la parole dominante mais de lui « opposer (...) une contre-parole systématique », de « déployer dans la linéarité de la chaîne parlée le signifié complexe [qu'une] expression masquait »<sup>1</sup>. Il ne s'agit pas seulement de jouer avec les mots mais, par la profération de ces contre-discours, de déplacer des frontières, de redessiner des territoires, de matérialiser d'autres horizons de pensée. Une gymnastique qui permet de faire vivre autrement l'analyse critique académique : les méta-termes et les raisonnements s'éclairent, s'illustrent, s'incarnent dans un autre dit. La manipulation est rendue visible et des contre-énonciations non seulement concevables mais actualisées. Si l'on porte un quelconque crédit tant à une forme de performativité du langage qu'au pouvoir anémique de la répétition propagandiste, on pourra alors concevoir le potentiel disruptif de la simple énonciation d'une vérité contradictoire ainsi que l'efficace de sa répétition, au sens théâtral, dans le cadre de la mise en espace et en voix de la présentation.

---

#### *affects littéraires*

---

Le dernier exemple est le recours au texte littéraire, espace discursif particulier, où de manière flagrante et puissante, les discours dominants, et en l'occurrence les discours de la mondialisation néolibérale, peuvent être simultanément révélés et abolis. Entrer dans le discours dominant par le texte littéraire permet tout d'abord d'annuler, au moins partiellement, toute position de surplomb, d'extériorité. Ensuite, parce qu'une part significative des textes littéraires contemporains repose sur ce que l'on peut nommer une « esthétique documentaire », qu'ils pratiquent des formes diverses « d'entrisme dans la langue de la domination »<sup>2</sup>, le texte littéraire vient aussi figurer, de manière plus ou moins fidèle, l'objet étudié. Ce positionnement à la fois *contre* et *dans*, *avec* les discours qui structurent l'imaginaire contemporain est alors la matière d'un travail littéraire. Même

---

<sup>1</sup> Boutet Josiane, *Le Pouvoir des mots*, Paris, La Dispute, 2010, p.171.

<sup>2</sup> Neveux Olivier, communication orale, colloque « L'Imaginaire néolibéral », Nanterre, 29-31 mars 2012.

lorsqu'il investit les variétés de langue dominantes, quelles qu'elles soient, lorsqu'il se veut discours-relais, le texte littéraire le fait à partir d'un ancrage particulier qui lui permet de saisir un instantané de cet imaginaire de l'intérieur, dans toute sa complexité ; de le durcir sans le stabiliser ; de le donner à voir, sans l'immobiliser. Les mots et les tours prennent alors une résonance particulière, se détachent et viennent dire autrement ce que l'on nous dit quotidiennement. Effet de rupture, de décollement ; défamiliarisation, étrangeté et révélation.

Si le texte littéraire permet une mise en scène des mécanismes de production et de circulation des discours dominants, il est aussi l'outil qui permet, si ce n'est de s'en affranchir, au moins d'en décrocher. Dans la « vraie vie », quiconque « ventriloque » ces discours, ce que nous faisons tous, tous les jours, encourt lassitude et contamination. Dans l'espace discursif du texte littéraire et de la performance artistique au contraire, le sujet, producteur ou récepteur, peut espérer connaître une épiphanie de détachement. Se voir, s'entendre ; entre-apercevoir les contours de dispositions immatérielles et les processus de leur matérialisation linguistique, sa propre attitude au monde et à son devenir. Rire, jaune souvent, de lire ou d'entendre dire ce que l'on perçoit de son présent discursif, de sa « génération » linguistique. Comme dans cet extrait du texte de Jean-Charles Massera, *We Are l'Europe*, intitulé : « La nana qui trouve qu'il y a quand même des super trucs dans la mondialisation et qui est sûre que ça va le faire »<sup>1</sup>.

[ÉLODIE]

En même temps c'est vrai qu'y a quand même des trucs bien qui s'sont passés... au niveau d'la mondialisation.

[...]

[ÉLODIE]

Si on raisonne au-delà d'Schengen, mais la mondialisation, ça a ouvert des espaces super ! ... Dans la tête surtout ! Tout d'un coup tu penses Chine, tout d'un coup tu penses Inde, tu penses culture urbaine, tu penses millions d'gens qui maint'nant ont du fric pour voyager, pour venir nous voir (pars'que ça peut être cool aussi de dev'nir une destination touristique ! La mondialisation, c'est pas la colonisation ! C'est quelque chose qui marche dans les deux sens !)

[MAXIME M.]

Non moi j'vous trouve dur avec la mondialisation... franch'ment. Ca va aller, j'suis sûre ksa va être super ! Vraiment.

(cf. « La langue de la mondialisation », *supra*)

« Objection du poème », de Jean-Pierre Siméon<sup>2</sup>, qui a servi de fil conducteur poétique à la performance, inscrit l'utilisation du texte littéraire dans une autre démarche. Comme l'explique Stéphane Bikialo dans un article consacré à « la langue malade à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle », la forme adoptée par le poète, le « soliloque critique », provoque une « rupture d'illusion qui favorise la dimension critique, idéologique », et permet d'atteindre un « statut énonciatif [qui] favorise la prise de conscience, en ce qu'il crée au moment même de la mise en scène la création d'une communauté au moment même de l'acte de lecture »<sup>3</sup>. Lors de la préparation de la présentation, nous n'avons pas commenté ce statut énonciatif particulier mais nous en avons fait l'expérience dans sa mise en espace et en voix. Quelque chose de l'ordre de l'adresse : quelqu'un, l'un des nôtres (« mes amis »), s'adressait à nous, par le biais du poème, à nous tous qui nous adressions à ceux qui étaient là pour entendre cette adresse collective formulée dans le poème.

[MATHILDE & ALEXANDRE : *sur scène* ;  
TOUS LES AUTRES : *répartis dans la salle*]

[MATHILDE]

abjurons de grâce mes amis abjurons  
renonçons renonçons-la  
jetons-la aux orties  
crachons-la aux caniveaux  
et que chacun retourne à son ouvrage intime  
forger sa langue étrange et insoumise  
non pas celle qui se parfume de vérité  
prétendant reproduire la réalité exacte  
*reality*-langue obscène qui prétend dire le tout  
quand elle réduit le monde  
à l'amas insignifiant des signes  
et dont l'uppercut d'évidence  
stupéfie la pensée  
au rebours mes amis  
inventons la langue abrupte et nue  
qui lit le dessous des cartes

(cf. « La langue de la mondialisation », *supra*)

<sup>2</sup> Siméon Jean-Pierre, « Objection du poème », *Sermons joyeux. De la lente corruption des âmes dans la nuit tombante*, Paris, Les Solitaires Intempestifs, 2004, pp.13-18.

<sup>3</sup> Bikialo Stéphane, « La maladie de la langue », in Narjoux Cécile (dir.), *La Langue littéraire à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle*, Dijon, Éditions universitaires, 2010, p.153.

<sup>1</sup> Massera Jean-Charles, *We Are l'Europe*, Paris, Verticales, 2009, pp.188-194.

Dans ce sermon métadiscursif, qui identifie et nomme cette « *reality*-langue obscène » qui « réduit le monde/à l'amas insignifiant des signes/et dont l'uppercut d'évidence/stupéfié la pensée », le poète invite à « l'objection » systématique, urgente, vitale. Contre « ce petit morse de propagande, tapé, accablant et qui ne respire plus », il revendique une parole qui, pour poursuivre la citation de Valère Novarina : « consiste, non à délivrer un message, mais d'abord à se délivrer soi-même en parlant »<sup>1</sup>. Comme le formule Novarina, il ne s'agit plus ici de « compréhension » mais de « saisissement ». Le poème n'a pas pour objet de nous faire *comprendre* la vérité mais de nous permettre de la « saisir sans la prendre », de la saisir et, dans le même temps, d'être saisis. Il nous offre ainsi un lieu où « résister à l'uniformisation et matière à penser la singularisation d'une démarche »<sup>2</sup>. Capacité propre au texte littéraire et, plus généralement, à la pratique artistique, dont Pascal Nicolas-Le Strat souligne, à juste titre, qu'elle pourrait inspirer les réflexions pédagogiques.

---

*prouver et éprouver*

---

Ainsi, ce ne sont pas seulement des extraits de textes littéraires qui ont été « performés » dans cette présentation mais aussi d'articles en sciences sociales. Leur utilisation a toujours été accompagné chez les étudiants par un impératif d'intelligibilité et une volonté d'appropriation qui ont abouti ici à des coupes, là à des reformulations ou réorganisations. On pense ici au travail du collectif « Manifeste rien » dans les « emporte pièces », adaptations théâtrales d'œuvres de sciences humaines, qui « mêle[nt] concepts et affects (...) pour partager les outils de l'analyse critique. »<sup>3</sup> L'un de ses créateurs, Jérémie Beschon, justifie ainsi l'entreprise : « l'adaptation scénique crée un récit qui rend l'ouvrage beaucoup plus abordable. »

Sur le site du collectif « Manifeste rien », s'affiche cette citation de Gérard Noiriel : « On sait d'expérience que les démonstrations produites par les sciences de l'homme et de la société ont très peu d'impact sur les gens. On peut mobiliser toutes les

études pour démontrer la "stupidité" du racisme, on ne parviendra pas pour autant à convaincre quiconque d'abandonner ses préjugés. Ce qui est prouvé dans la recherche doit être éprouvé par le public ». C'est à ce cheminement, du « prouvé » à « l'éprouvé » que nous avons travaillé, ce groupe d'étudiants et moi, à travers cette élaboration collective. Quels qu'aient pu être les effets de distorsion, les représentations préalables et les non-dits, je repense à ce semestre particulier comme à une façon, globalement positive, de passer d'une logique de restitution à une logique de compréhension. Une affaire d'affects et de subjectivités. La constitution, instable et provisoire, d'un « agencement collectif d'énonciation », complexe et fluctuant, qui permette de « dépasser efficacement le stade de la dénonciation des clichés contemporains et des référents creux » pour « [frayer] les voies d'un imaginaire alternatif, où l'on découvre de nouvelles façons de rêver un monde meilleur, moins pressurisé par les fausses urgences de la logique capitaliste »<sup>4</sup>. Ou, pour reprendre la typologie esquissée par Yves Citton, l'association de contre-fictions « dénonciatrice » et « initiatrice ».

---

<sup>1</sup> Novarina Valère, « Notre parole », *Le Théâtre des paroles*, Paris, P.O.L.1989, p.160.

<sup>2</sup> Nicolas-Le Strat Pascal, « Ponctuations entre art et sociologie », mars 2009, <http://www.le-commun.fr/index.php?page=ponctuations-entre-art-et-sociologie>.

<sup>3</sup>[http://manifesterien.over-blog.com/pages/LES\\_EMPORTE\\_PIECES\\_theatre\\_amp\\_sciences\\_humaines-1739821.html](http://manifesterien.over-blog.com/pages/LES_EMPORTE_PIECES_theatre_amp_sciences_humaines-1739821.html).

---

<sup>4</sup> Citton Yves, « Contre-fictions : trois modes de combat », *Multitudes* n°48, printemps 2012, pp.72-78.